

## LA CRISE DE LA TRANSMISSION

### Les déshérités

ou l'urgence de transmettre

de François-Xavier Bellamy, par Henri Duthu

Introduction et sommaire => ICI

Deuxième partie « -Transmettre la culture », chapitre 1/4, La culture, être ou avoir

#### SOMMAIRE

##### 1 - LA CULTURE, ÊTRE OU AVOIR

Le « capital culturel », p. 1

L'enfant sauvage, p. 2

Nécessité de la médiation, p. 3

##### 2 - « DEVIENS CE QUE TU ES »

La langue est-elle une prison ?, p. 7

Altérité et Singularité, p. 10

La fin du Livre, p. 12 - Culture ou barbarie, p. 14

##### 3 - REFUSER L'INDIFFERENCE

Le culte de l'indifférence, p. 16

Culture et Distinction, p. 18

Retrouver le sens de la différence, p. 21

##### 4 - A LA CONQUÊTE DE LA LIBERTÉ

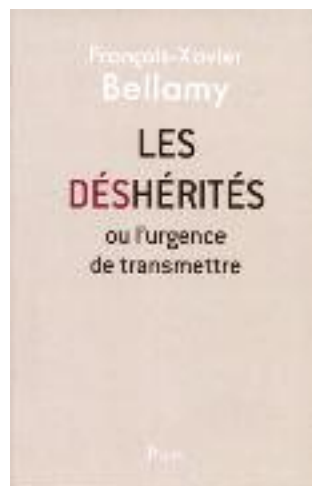
À la recherche de la liberté, p. 24

Se réconcilier avec le passé, p. 27

### Le « capital culturel »

**C'est bien cette notion qui a imprégné largement l'inconscient collectif**

F.X. BELLAMY constate que, presque partout en toutes circonstances, nous parlons de la culture comme de quelque chose qu'il faudrait « posséder », au moins un peu pour tenir sa place sur l'échiquier social et professionnel. Aux enseignants, on demande de fournir aux élèves un « bagage culturel » pour traverser l'existence, dans une perspective purement pragmatique : les savoirs ainsi transmis doivent pouvoir constituer un « socle de compétences »,



de savoir-faire, afin d'« équiper » le travailleur qui sommeille en chaque enfant. La conséquence de ce rapport strictement utilitaire à l'éducation, c'est de chercher à la restreindre autant que possible : la culture est un mal nécessaire, comme aurait dit Bourdieu, il faut « prendre son parti ». Il est encore indispensable d'« acquérir » des connaissances pour entrer dans le jeu social ; mais faisons en sorte que ces acquis soient limités au strict minimum.

La métaphore commune du « bagage culturel » est en elle-même très explicite. Pour partir en voyage, il faut bien une valise ; mais tant qu'à faire il vaut mieux qu'elle soit la plus légère pos-

sible.

### **Cette conception dominante de la culture est entièrement pensée dans le vocabulaire de l'avoir**

Dans celle de l'acquis, du bagage, du capital ; mais elle nous laisse penser qu'elle se trouve infligée comme une adjonction à la personnalité à laquelle elle est transmise. Tout cela surajouterait à ce nous sommes, authentiquement en profondeur. Cette perspective, si largement adoptée qu'elle en est désormais omniprésente et implicite, devient facilement visible dans les débats qui entourent l'éducation. Dans les concours de recrutement, il est commun de dénoncer une sélection superficielle et injuste, qui prendrait pour critère la *quantité*. À l'inverse, pense-t-on, il vaudrait mieux s'intéresser aux qualités essentielles de la personne – sa capacité de réflexion, sa sensibilité, son originalité. Il s'agirait désormais de « mesurer une intelligence et non plus un savoir ». Les savoirs sont discriminants, puisqu'ils sont le capital dont héritent les privilégiés ; mieux vaut donc changer de critère. Désormais, affirme Sciences-Po, un entretien de personnalité remplacera une épreuve de « culture générale ». Pour évaluer le candidat, on attachera une importance particulière au parcours du candidat, à « son engagement dans la vie associative, sportive, culturelle, politique ou syndicale ». Parmi ces nouveaux attendus, les savoirs ressemblent désormais à un « bagage » inutile. Mieux vaut être un étudiant impliqué qu'un étudiant appliqué.

### **Il est cependant un autre aspect de la culture que celui de l'avoir, sur lequel il convient de s'interroger. N'est-il pas plutôt du côté de l'être ?**

La culture comme bagage laisse son propriétaire indépendant et autosuffisant alors qu'elle est au contraire le passage nécessaire par où s'accomplit notre personnalité. Elle n'augmente pas ce que nous avons, mais ce que nous sommes. Et, en cela, elle n'est pas accessoire, mais essentielle. Pour s'en convaincre F. X. BELLAMY

propose que l'on se penche, « avec tous les esprits curieux du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur la question des enfants sauvages qui passionna Rousseau, ses contemporains et ses successeurs. »

### **L'enfant sauvage**

En 1797, un enfant d'une dizaine d'années, abandonné par ses parents, est aperçu dans le Tarn ; il erre dans cette région, et deux ans plus tard est capturé à Lacaune, d'où il s'enfuit au bout d'une semaine. On l'aperçoit parfois pendant l'hiver, qui rôde à proximité des villages. En janvier 1800, il est poursuivi par des chasseurs qui le rabattent vers Saint-Sernin-sur-Rance (bourg situé entre Albi et Millaud) où il est arrêté, puis enfermé à l'hospice. La découverte du « Sauvage de l'Aveyron » fait grand bruit dans toute la France après les spéculations des Lumières sur le bon sauvage ; n'a-t-on pas enfin trouvé un exemple parfait de ce que serait l'homme à l'état naturel, préservé de toute cette culture qui le pervertit ?

Le docteur Bourneville décrira, quelques décennies plus tard, l'excitation suscitée par l'arrivée du jeune homme ; il l'explique par l'influence des travaux des Lumières et de Rousseau en particulier : « Il s'est rencontré des philosophes qui nous ont donné le sauvage pour l'homme primitif et l'homme civilisé comme un être dégradé. On croit avoir trouvé l'occasion de vérifier les conjectures de la philosophie, on la saisit avec empressement. » Mais la déception est à la hauteur de ces espérances : « Quelle illusion et quel désenchantement ! » On espérait découvrir la perfection d'une humanité restée pure et intacte ; mais « [au] lieu de cet être extraordinaire qu'on s'attendait à voir, on vit un enfant d'une malpropreté dégoûtante, se balançant sans but et sans relâche, mordant, égratignant ceux qui le contrariaient, ne témoignant aucune reconnaissance à ceux qui le servaient, indifférent à tout et ne donnant attention à rien. Il avait des sens et ne savait pas s'en servir... » Devant cette déception l'opinion parisienne se détourna instantanément, et l'admiration préconçue laissa place à un violent mépris.

Un médecin réputé, le docteur Pinel examinant

l'enfant, porta sur son cas un verdict sans appel : « [il] crut reconnaître, non pas un sauvage, non pas un enfant de la nature, mais un être dégradé, un être **déshérité** des plus nobles attributs de son espèce, un être insociable, un véritable idiot ».

Et les curieux déçus trouvèrent là une explication facile pour achever de le condamner : c'est justement parce que l'enfant était si stupide qu'il avait dû être abandonné par ses parents...

Cette interprétation aurait sans doute prévalu sans l'audace d'un visionnaire encore isolé. À vingt-cinq ans, alors étudiant en médecine, Jean Itard affirme, contre tout ce que Paris compte d'intellectuels, qu'il faut risquer une autre hypothèse : peut-être le solitaire de l'Aveyron est-il demeuré si imparfait, à un stade si proche de l'animalité, précisément parce qu'il a été abandonné. Il n'a pas bénéficié d'une éducation, et ceci est assurément la cause, et non la conséquence des imperfections de sa nature. En 1801, Itard obtient que le petit sauvage, désormais prénommé Victor, lui soit confié. Il y travaillera pendant cinq ans avec une bienveillance infinie. Il s'était fixé deux objectifs :

- accompagner la croissance de Victor pour lui permettre de retrouver une existence normale parmi ses semblables ;
- prouver par là même la validité de son hypothèse : « sans la civilisation, [l'homme serait] un des plus faibles et des moins intelligents des animaux. ».

Sans éducation, suppose Isard, tout enfant resterait dans une immense pauvreté. Pour partager le résultat de ses travaux, le médecin rédigera deux rapports, le premier à l'issue de la première année, l'autre à la fin des quatre années suivantes marquées d'efforts constants auprès de son protégé.

Dans le premier, Victor semble presque sourd, ne prêtant aucune attention aux sons les plus proches et les plus distincts : Itard cherche à le rendre sensible aux bruits, aux mots, aux signes. L'enfant est totalement apathique : il tente de lui faire exprimer ses émotions, ses plaisirs, ses tristesses.

Au terme de ces années d'accompagnement, Itard dresse un bilan mitigé de son entreprise : Victor ne retrouvera jamais une vie complètement normale. Il demeure évidemment marqué par cette enfance vécue dans une absolue solitude. Et pourtant, cette rencontre l'aura transformé. Le petit sauvage, qui ne savait même pas se reconnaître, a appris à distinguer ses sensations, ses émotions, et à les signifier à ses semblables, parmi lesquels il vivra paisiblement jusqu'à sa mort. Même si ce travail pédagogique a été trop tardif pour porter son plein accomplissement, il est désormais prouvé que la rencontre d'un adulte, et l'expérience de l'éducation, auront permis à l'enfant sauvage de prendre conscience de lui-même, d'apprendre la relation à l'autre, d'éprouver et de partager des sentiments... En un mot, Victor aura pu déployer cette humanité dont il semblait presque exclu, et qui pourtant sommeillait en lui.

### Nécessité de la médiation

La figure de l'enfant sauvage vient manifester d'une façon singulière, au cœur même de la nature humaine, la nécessité essentielle de la culture. Le petit Victor était-il plus authentiquement lui-même pour avoir été coupé de toute influence extérieure ? Était-il plus libre, plus spontané, plus naturel – plus humain ? De toute évidence, la réponse est non. L'être humain est par nature un être de culture : c'est par la rencontre avec ce qu'autrui lui transmet que s'accomplit son humanité.

A la grande déception du Paris rousseauiste, l'enfant sauvage, en ayant été préservé toute sa vie de la culture que ses semblables lui auraient transmise, n'a pas gagné en autonomie, en personnalité, en pureté de cœur et d'esprit. Pour avoir vécu à l'état sauvage, il n'est pas même resté plus proche de la nature – de sa propre nature.

### L'homme sans culture semble étranger à sa propre humanité

Pinel ne dit pas autre chose lorsqu'il décrit l'enfant sauvage comme un humain « dégradé », « déshérité »... La démonstration passionnée du

docteur Itard ajoute à ce diagnostic le lien de causalité qui est au cœur même du problème : Victor était dégradé, parce que *déshérité*.

Bien sûr, cela paraît paradoxal. Comment se peut-il que ce qui reste à l'état naturel soit en fait dénaturé ? Voilà qui heurte la logique ordinaire ; dans le monde qui nous entoure, ceci n'est vrai que de l'homme. Pour le comprendre, il faut donc se pencher sur cette propriété si singulière de la nature humaine, que nous pourrions appeler le mystère de la médiation : parmi tous les êtres vivants, *l'homme se distingue par le fait qu'il a besoin de l'autre pour accomplir sa propre nature*. Pour le dire autrement, nous ne sommes pas immédiatement nous-mêmes, immédiatement humains. C'est là un caractère singulier de notre espèce : s'il n'existait qu'une seule différence fondamentale entre l'homme et l'animal, ce serait sans doute celle-là. Car l'animal est, contrairement à l'homme, un être d'immédiateté. Il ne s'agit pas de revenir ici à l'interminable débat sur *l'inné et l'acquis*, dont l'éthologie ne cesse de montrer qu'ils sont bien souvent indiscernables. Ce qui nous importe, c'est simplement de considérer ce mystère attaché à l'expérience humaine, cette fragilité qui marque nos vies : ce qui accomplit nos propres facultés, nous avons besoin de le recevoir de l'autre.

### **Même chez les espèces animales les plus développées, la nécessité et les effets de l'apprentissage sont infimes**

Infimes, relativement, à ce qu'ils représentent chez l'homme. Les compétences que déploiera l'animal, de la plus simple à la plus sophistiquée, il les sait déjà sans qu'un tiers les lui ait enseignées. Le castor n'a pas eu besoin d'apprendre la structure complexe de son barrage, ni le canard l'ordonnancement minutieux de sa parade nuptiale, ni la cigogne la trajectoire de ses migrations. Il y a là d'ailleurs, pour l'homme, un secret énigmatique et fascinant : qui a prévenu les tortues de mer à peine écloses qu'elles doivent, lorsqu'elles sortent du sable chaud qui les couvait, se ruer vers l'eau pour échapper aux oiseaux de proie ? Comment le petit coucou gris, émergeant

de sa coquille, sait-il qu'il faut au plus vite détruire les œufs pondus dans le nid étranger où il est né ? Poser ces questions à l'animal, ce serait évidemment faire preuve d'un anthropomorphisme maladroit... Nous ne pouvons que le constater : ces animaux possèdent déjà, dès l'instant de leur naissance, les aptitudes qui caractérisent chacune de leurs espèces.

### **Il n'en est pas de même pour l'homme, dont les capacités spécifiques ont besoin d'être développées par un apprentissage**

C'est que la présence d'autrui est indispensable. Sans cela, les facultés humaines restent de simples potentialités : l'éducation est nécessaire pour les rendre effectives. L'homme est, par sa nature, son organisme, sa structure cérébrale, capable de parler : mais il faut encore qu'il l'apprenne. Il est capable de penser : mais sa pensée ne se développe que progressivement, là encore par le moyen de ce qui lui sera transmis. Bref, toutes ses prédispositions supposent, pour être actualisées, une éducation. La situation de l'homme est singulière au point que les rares réflexes instinctifs que le bébé possède immédiatement, comme le fait de savoir nager par exemple, il les perdra dans les six premiers mois de sa vie, pour devoir les acquérir plus tard par l'apprentissage – comme s'il lui fallait s'éloigner complètement de l'animalité pour faire vraiment l'expérience de la nécessité propre à son espèce : après quelques années de croissance, le petit homme devra réapprendre à nager.

Cette différence spécifique se présente d'abord à nous comme une forme d'humiliation.

### **Elle nous condamne en effet à accepter notre dépendance envers autrui**

Tout seul, je ne suis encore rien de ce que je pourrais être ; sans les autres, je ne deviendrai jamais moi-même. Comme le montre l'exemple de Victor, à l'homme abandonné échappe jusqu'à la conscience de lui-même. Ce dénuement radical est la marque singulière de notre nature. La condition de l'homme jeté dans le monde, c'est la nudité



dont, seuls parmi les espèces vivantes, nous sommes conscients – le signe de cette fragilité essentielle, de cette déficience inscrite au cœur de notre expérience. « *Parce que nous avons tous été enfants avant que d'être hommes* », nous ne sommes pas nés autosuffisants. Avec Descartes, notre orgueil le déplore peut-être ; sans doute faut-il simplement le reconnaître et l'accepter : jamais immédiatement autonomes par nous-mêmes, nous resterons toute notre vie marqués par le manque, qui constitue la structure même de notre rapport au monde.

### **L'homme est par nature un être nécessiteux ; et, au premier rang des nécessités qui l'affectent, se trouve la culture**

Repenser la culture suppose de préciser d'abord l'extension que nous donnons ici à ce terme. *La culture désigne tout ce qui est ajouté à la nature.* On pourrait penser de ce point de vue qu'elle s'adonne ainsi à une réalité déjà existante ; mais en affirmant que l'homme est par nature un *être de médiation*, nous reconnaissons que la culture fait advenir ce que nous sommes – que la culture est ce par quoi il nous est possible de rejoindre notre être propre, de nous approcher de lui. Nous comprenons alors qu'elle n'est pas un luxe réservé à une élite, un artifice pour privilégiés, mais au contraire un besoin fondamental de tout être humain. Ce que nous avons à en dire ne concerne donc pas une petite minorité : c'est pour chaque enfant, et plus largement pour chacun d'entre nous, qu'il faut parler ici.

*La transmission de la culture revêt en effet une portée essentielle : ce qui est augmenté par elle, ce n'est pas l'acquis, l'avoir, le capital culturel de l'individu, mais son être même.* La mission de l'éducateur n'est donc pas de charger sur les épaules de l'enfant le strict minimum d'un bagage qui lui sera nécessaire demain pour affronter la compétition économique. Réduire l'enseignement à une préparation à la vie professionnelle, c'est se méprendre sur sa mission propre et mépriser son ampleur réelle. *En offrant à l'enfant la culture qu'il lui transmet, l'éducateur lui ouvre le chemin qui le conduira vers lui-même.*

### **Cela suppose que cette médiation soit vraiment reçue**

Que l'enfant puisse la comprendre, au sens le plus fort de ce terme. Un apprentissage mécanique, machinal, désincarné, qui resterait encore à la surface de l'âme, se méprendrait lui aussi sur sa finalité authentique ; mais plus encore, sans doute, cette absolue illusion que constitue l'utopie numérique, lorsqu'elle nous fait croire qu'il n'est plus besoin d'apprendre, puisque tout le savoir est désormais stocké et partout accessible. Quelle incroyable erreur... La culture n'est pas un capital qu'on pourrait utiliser au gré des besoins. Elle ne prend toute sa valeur que lorsqu'elle est transmise, et qu'elle nourrit ainsi celui qui la reçoit. Avoir appris un poème et savoir le trouver sur le Web ne sont pas du tout la même chose : *du poème que j'ai en mémoire, les vers habitent mon esprit et, en faisant écho aux situations que je traverse, ils me rapprochent de ma propre vie intérieure.* Pouvoir trouver en quelques clics toutes les grandes dates des siècles passés ne nous dispense pas d'apprendre la chronologie de notre histoire : car la connaître, c'est pouvoir se situer dans le temps ; c'est comprendre, prendre avec soi, dans leur épaisseur propre, les périodes et les ruptures qui ont contribué à faire de nous ce que nous sommes, et ainsi mieux nous comprendre nous-mêmes.

On pourrait multiplier ces exemples à l'infini : la culture nous transforme, si nous acceptons de ne pas la laisser en dehors de nous, comme un stock gardé en réserve dont il faut éviter de s'embarasser. En fait, *le savoir n'est pas un contenu qui occuperait de la place dans le contenant de notre esprit.*

### **D'ailleurs, la mémoire humaine ne fonctionne pas comme celle de l'ordinateur**

La taille limitée de ce dernier finit par saturer sous le poids des données. Chez nous, c'est l'inverse qui se produit : *plus nous apprenons, plus il est facile d'apprendre.* Plus la mémoire s'exerce, plus elle s'agrandit. La réciproque est, hélas, vraie aussi : moins on apprend, plus il est difficile d'ap-

prendre ; moins on est poussé à se concentrer, plus l'attention devient fragile. Et lorsque notre mémoire n'est plus jamais sollicitée, elle demeure rétrécie et impuissante. Faites l'expérience d'apprendre un peu de poésie chaque jour : dans quelques mois, après avoir trouvé l'exercice difficile d'abord, vous vous découvrirez peu à peu des capacités de mémoire totalement insoupçonnées.

### **La culture nous transforme, non pour nous faire devenir autres, mais pour nous conduire à nous-mêmes**

Elle est là pour nous augmenter de nos propres capacités et nous faire reconnaître ce que nous sommes. La décrire comme un capital, comme un bagage encombrant, c'est ignorer la réalité et la nécessité de cette médiation, qui dépasse de très loin la trivialité des compétitions sociales ; c'est la laisser au-dehors de nous et, ainsi, la perdre dans son efficacité essentielle. Pour la restaurer dans cette efficacité propre, il faut retrouver le sens de l'apprentissage et de son incalculable fécondité. Rien n'est plus beau que *d'apprendre par cœur*, c'est-à-dire de recevoir pleinement une parcelle de cet immense héritage qui reste toujours à comprendre. L'expression même manifeste, de façon lumineuse, l'unité de l'intelligence et de la sensibilité, augmentées ensemble de ce qui nous est transmis. *Apprendre par cœur*, c'est laisser un texte, une musique, un savoir nous habiter, nous transformer, élever et élargir notre esprit et notre cœur jusqu'à leur propre hauteur. De cette maturation, notre être même a besoin.

Si l'on veut bien y regarder de plus près, affirmer la nécessité de cette médiation nous renvoie à la fois à notre expérience la plus ordinaire en même temps qu'au plus grand des mystères.

### **Cela signifie en effet que, contrairement à l'évidence intuitive, être soi-même n'est pas immédiat**

Coïncider vraiment avec sa propre personnalité – être simple, être spontané, être *naturel* : voilà ce qui est suprêmement difficile et qui sup-

pose une médiation. Cette énigme est illustrée de façon lumineuse par la devise bien connue de Pindare : « *Deviens ce que tu es.* » Quel but étrange que celui de tenter de devenir soi-même. Ne suis-je pas déjà ce que je suis ? Et si je parle de devenir, n'est-ce pas parce que je désire être autre que je ne suis ? Eh bien non ; dans les mots du poète, nous pouvons retrouver ce qui fait l'aventure de toute existence, parfois son accomplissement, et toujours son épreuve : chaque homme doit chercher au-delà de lui de quoi devenir authentiquement lui-même, pour déployer son humanité et conquérir, en même temps, sa propre singularité.

*Cela, la culture seule le permet* : le chemin entre moi et moi-même passe nécessairement par l'intermédiaire d'autrui, par la médiation de cet héritage que nous transmet une humanité qui, dans le travail des civilisations, s'efforce elle aussi vers elle-même et tente d'être toujours un peu plus humaine.

(à suivre)